L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 30 AVRIL.

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

EMNENT DAUDET.

III

OU IL SERA PARLÉ D'UN DES PLUS HABILES SPÉCULATEURS DE CE TEMPS.

—Suite—

En huit jours, il loua et meubla un petit appartement dans la rue de la Victoire. Il s'y installa ; ou, pour parler plus exactement, il y installa sa femme.

Quant à lui, dès le mois suivant, il était associé d'un fabricant de wagons dans l'industrie duquel il avait placé le tiers de sa fortune, en même temps que propriétaire d'un vaste terrain situé dans le haut des Champs-Elysées, dont il n'avait fait l'acquisition qu'en vue de l'accroissement de valeur auquel ce quartier lui semblait destiné. Il se hasardait à la Bourse, flairait le marché, prenait le vent, jetant ainsi de-ci de-là, sous ses côtés les fondements de sa prospérité future.

Ce n'est point l'histoire de sa fortune que nous écrivons ici ; nous ne dirons donc pas par quelle série de procédés il ne cessa de faire augmenter pendant quinze ans, au bout de ce temps, il possédait trois millions que, mêlé à des entreprises formidables, il coudoyait à faire fructifier.

En 1864, il commençait à être connu comme l'un des gros capitalistes de Paris ; il commanditait des vastes opérations, il avait la main dans toutes les grandes affaires, il était directeur d'un journal financier fondé par lui, il songeait à acquérir un organe politique, à devenir député du Calvados ; en un mot, on parlait de Miguelin comme d'une puissance.

Au cours de ces événements, une fille lui était née. Elle vint au monde pendant la troisième année qui suivit son mariage. On la nomma Juliette.

Affirmer que la naissance de cette petite personne fut une grande joie pour Claudius Miguelin, ce serait mentir.

Quand elle fit son entrée dans la vie, notre intrépide spéculateur était en Espagne. Il y construisait un chemin de fer.

Juliette avait six mois lorsqu'il la vit pour la première fois, sans éprouver d'ailleurs ces émotions douces et fortes que le sentiment de la paternité fait jaillir comme un flot fécond et béni dans les âmes généreuses.

L'enfant grandit.

Rien ne fut négligé pour son éducation.

A huit ans, entourée de gouvernantes étrangères, elle parlait couramment le français, l'anglais et l'allemand. Elle était aux mains de trois ou quatre professeurs, comme si tout en elle devait être parfait. Elle eut jusqu'à des maîtres de danse, de gymnase et d'escrime. L'instruction religieuse fut seule négligée. Madame Miguelin n'était pas dévote, et l'ardent Claudius ne trouvait guère le temps de s'arrêter à ces détails.

L'existence de nos personnages, vers ce temps, était à l'extérieur celle des heureux de la terre.

L'hiver, on habitait Paris, non pas dans un quartier central, mais sur la lisière du bois de Boulogne, à deux pas de Passy.

Miguelin était devenu acquéreur dans ce quartier de vastes terrains à travers lesquels a été ouverte depuis l'avenue Rapiatel. Il s'y était fait construire un petit palais où il avait installé sa famille. Sa demeure ne laissait pas d'être éloignée de ses affaires, mais quand on possédait cinq voitures et huit chevaux, les plus longues distances deviennent courtes.

Et puis, cet éloignement même le servait. Il y trouvait un prétexte pour ne dîner chez lui que rarement, pour vivre librement comme il en était coutume, pour ne pas produire sa femme dans le monde où le conduisaient ses affaires et ses plaisirs.

Madame Miguelin demeurait isolée, mais elle avait pris son parti de son isolement.

Elle adorait son mari.

Ce n'était pas la tendresse d'une femme pour son amant, mais le culte d'une créature mortelle pour son dieu. Elle le savait riche, lancé, courtisé, adulé. Elle lui devait le bien-être qui l'enivrait, le bonheur qu'elle goûtait auprès de sa fille. Elle ne lui demandait rien de plus.

Pendant les premières années de leur mariage, Miguelin lui faisait chaque été la surprise d'un voyage en Suisse, aux bords du Rhin, aux bains de mer. C'était moins pour le plaire que parce que la mode exigeait qu'un homme tel que lui ne demeurât pas à Paris en cette saison. Mais ayant constaté que la présence de sa femme ne relevait à ces voyages une part de leur attrait, il changea de système.

Il acheta un château dans les environs de Paris.

Lorsque, pour la première fois, il avait parlé des projets de cette acquisition, le cœur de madame Miguelin s'était gonflé de gratitude. Elle ignorait que son mari se préoccupât seulement d'organiser sa propre vie, de manière à se donner autant de liberté qu'il en souhaitait.

A l'époque où commence ce récit, il y avait sept ans que la terre de Champrosay lui appartenait. C'est là, que des le mois de mai, il envoyait sa femme et sa fille. Il venait les y voir une fois par semaine, du samedi au lundi, réservant les autres jours à ses affaires et à ses plaisirs.

Au commencement de juillet, il partait pour deux mois. Il ne revenait qu'en septembre. Ces limites le voyaient alors plus fréquemment, surtout depuis qu'il était devenu locataire de la plus belle chasse de la contrée.

Par ce qui précède, on peut deviner qu'il cherchait surtout à vivre loin de sa famille.

C'est qu'il avait à compter avec ses passions.

Quand il s'était marié, il ne songeait qu'à s'enrichir. Il n'avait pas vécu.

Depuis qu'il possédait la fortune, les désirs et les convoitises étaient éveillés en son âme ; tous les plaisirs qui se payent venaient en foule au devant de lui. Il y mordait avidement, préoccupé surtout de cacher ses folies à sa femme.

Et puis, il l'estimait pas qu'elle fût digne de la puissante position à laquelle il s'était élevé. Elle le gênait.

A plusieurs reprises, il s'était montré honteux d'être contraint d'avouer qu'elle portait son nom. Il blâmait en secret de cette précocement mariée et regrettait de n'avoir pas attendu l'heure où il lui aurait été facile de faire un choix parmi les brillantes héritières qu'il rencontrait dans le monde.

Le monde ! c'était encore là pour lui un sujet d'irritation, de tourment et d'envie.

Il était devenu riche ; mais sa fortune ne lui avait créé d'autres relations que celles des gens d'affaires et de quelques personnages officiels. Il n'était pas encore parvenu à cette notoriété qui fait tomber toutes les barrières devant celui qui la possède. Les salons dans lesquels il était admis, s'ouvraient au nombre de deux ou trois. Il n'avait pu aller au delà. C'était le supplice de Tantale, une haine cruelle au seuil de la terre promise.

Il souffrit de cette situation jusqu'au jour où tout à coup la physionomie de sa vie se modifia. Il obtint la concession d'un boulevard à percer à travers les plus vieilles rues de la rive gauche. Cette opération le mit en lumière, lui créa des relations nouvelles. Lorsqu'elle fut terminée, on le décora ; il fut présenté à des hommes considérables. En deux ou trois circonstances, des femmes du monde, de celles qu'on tient pour une personnes légères et sans scrupules, surent resources à sa tanière. Il fit payer cher les services qu'il leur rendit. Quand il eut à dater de ce moment il commença à être lancé.

C'est alors qu'il se donna, comme il le disait lui-même, le luxe d'un ménage en ville. Au début, il ne parvint pas à obtenir autre chose que des liaisons éphémères. Mais, enfin, il rencontra la belle Coralie Roselier et se fixa définitivement.

Il est vrai qu'il avait alors quarante-sept ans, et qu'il était lassé des aventures. Possédant la fortune à satiété, il nourrissait des ambitions politiques.

Président du conseil d'administration d'une grande Compagnie de chemins de fer, il ne désespérait pas de devenir ministre des travaux publics, et au milieu des fièvres où le jetaient de tels rêves, Coralie lui satisfait, bien qu'elle ne flattât pas son orgueil autant qu'il l'aurait souhaité.

Sans lui jamais demander rien, cette aimable personne obtint de lui tout ce qu'elle désira, tant elle fut habile et sut le comprendre.

Au moment où nous avons introduit nos lecteurs dans sa maison, elle était riche au delà de ses espérances, et comme elle l'avait dit à Morancé, elle exerçait sur Miguelin une influence qu'elle pouvait croire sans bornes.

Tandis que s'écoulaient les jours que nous venons de raconter, mademoiselle Miguelin avait grandi dans l'opulence, mais sans goûter le bonheur domestique qui est l'hôte assidu des maisons où les cœurs sont unis et confiants.

Il avait suffi qu'elle jetât les yeux autour de soi pour deviner, dès qu'elle put observer et comprendre, que M. Miguelin ne portait à sa femme aucune tendresse et la considérait comme une créature inférieure, liée à son sort dans un moment de faiblesse et d'erreur.

Juliette aimait sa mère ; elle appréciait ses vertus, et, dans son âme loyale, lui donnait raison contre les procédés de M. Miguelin. C'est ainsi qu'elle en était arrivée à estimer peu celui-ci, et que son affection filiale compromise, n'avait point pris d'essor.

Miguelin fut-il sensible à ce résultat ? Non, car il l'ignora. L'eût-il connu, il est au moins douteux qu'il s'en fût préoccupé. Il était ainsi. Sa famille ne comptait dans sa vie qu'autant que cela était nécessaire pour couvrir aux yeux du monde les apparences d'un homme de bien. Elle comptait si peu, que sa fille avait vingt-deux ans et qu'il ne s'était pas encore inquiété de son établissement.

Mais, dira-t-on, comment, telle qu'elle était, unique héritière d'un homme aussi riche que Miguelin, Juliette n'avait-elle pas attiré les prétendants ? C'est que son père la conduisait rarement dans le monde, qu'elle était peu connue. Et puis, il faut le dire, elle avait jusqu'à ce jour impitoyablement écarté ceux qui s'étaient présentés.

Est-ce qu'aucun d'eux n'avait su plaire ? Nullement. C'est qu'aimé qu'on l'a vu, elle aimait son cousin Roger et était aimée de lui. Ils ne se dissimulaient pas les obstacles que l'avenir élevait devant eux. Mais ils les oubliaient volontiers. Ils étaient jeunes et la jeunesse se plaît aux illusions.

Quant à Miguelin, il était loin de se douter de l'idylle dont sa maison était le théâtre. Les affaires et ses plaisirs, l'attiraient toujours au dehors, il ne pouvait, à moins d'être doué du don de seconde vue, pressentir la vérité.

On connaît maintenant la famille qui Coralie Roselier avait désignée comme une proie facile à l'ambition et à la cupidité du comte de Morancé.

(*A continuer.*)

Hommes Mariés,
ARRETEZ ET RÉFLÉCHISSEZ !
Si vous mouriez demain,

COMMENT vos femmes pourvoiront-elles à leurs besoins et à ceux de leurs enfants ! La gouvernante, la cuve, la lessive et le ménage attendent bientôt la pauvre veuve dont le triste sort est dû à la négligence de son mari. Si vous vous intéressez au bonheur de vos compagnes et de vos enfants, si vous désirez qu'ils vivent contents et vertueux, achetez leur une des

Célèbres Machines à Coudre de Wilson,

faites pour l'usage des familles et des fabriques. Vous éviterez ainsi des chagrins que remédieront vos femmes et vous rendre à nouveau la MACHINE WILSON est celle qu'il faut choisir car elle coûte moins, elle est mieux faite que les autres, et nous nous engageons, par écrit, à la tenir en bon état

PENDANT CINQ ANS, GRATIS.

Nous donnons les Machines à Coudre à Pompe et les vendons à des conditions avantageuses.

Pour les détails, s'adresser aux Agents, ou au

WILSON SEWING MACHINE Co.,
No 120 de la rue du Canal.
1020v—3m Nlle-Orléans, Lou.

Chaudières à Sucre du Tennessee
De la célèbre Usine de Goodson

APPARTENANT A MM. WOODS, VAUGHAN & CO.—Le plus grand assortiment en magasin et des Chaudières de toutes sortes, des GRILLES et des ROUÈES DE FOURNEAU, des meilleurs modèles.

E. F. LAVILLEBREVER,
Marchand-Commissionnaire,
No 35, rue Gallier.
24 oct 1872 1an

RAPPORT TRIMESTRIEL
—DE LA—

Banque Nationale de l'Etat.
(SYSTEME MUTUEL)

ETAT, le 29 mars 1873, à la clôture des affaires :

ACTIF.

En caisse	$719,106 88
Chèques sur d'autres banques	58,004 87
Portefeuille	1,111,346 73
Bons des Etats-Unis pour garantir la circulation	556,000 00
Primes sur bons pour garantir la circulation	58,000 00
Actions et autres garanties	22,028 00
Dû par des agents de rachat et de réserve	216,221 11
Dû par d'autres banques et banquiers	164,804 38
Propriétés foncières	200,065 67
Mobilier et installations	18,706 86
Taxes payées	5,671 13
Dépenses courantes	17,006 86
	$4,843,232 55

PASSIF.

Dû à des déposants	$2,046,310 06
Dû à des banques et à des banquiers	143,480 16
Circulation non rachetée	300,000 00
Capital	800,000 00
Surplus	33,315 00
Dividendes non payés	7,961 43
Escompte, trois mois	$19,723 81
Change " "	23,606 63
Intérêt " "	19,019 03
Profits et pertes	2,397 74— 63,347 21
	$3,843,232 55

DIVIDENDE DÉCLARÉ.

(Payable à dater de lundi, 14 avril 1873) : Actionnaires, 3½ pour cent pour trois mois, Déposants, 3 pour cent pour trois mois.

SAML. H. KENNEDY, Président.
CHAS. L. C. DUPUY, Caissier. 6 avril—1m

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA.
Au No 111 de la rue Gravier.

— Assure contre —
LES RISQUES D'INCENDIE, DE MER ET DE RIVIERES,
Aux plus Bas Taux du Tarif.

A. EIMER BADER, Président.
CHAS. ENGNESPERG, Vice-Président.
GEO. STROMEYER, Secrétaire.

Première Année Fiscale.

Primes reçues	$187,126 72
Pertes par incendies sur mer et rivières payées	$64,647 60
Réassurances, réductions (rebate), dépenses, etc.	69,353
	134,001 64
	$53,124 18
Total de l'Actif	$794,919 1

DÉCLARE :
Intérêt sur le Capital payé, 10 pour cent.
Dividende sur le Capital payé, 5 pour cent.
Dividende sur Primes payées, 15 pour cent.

DIRECTEURS :

Chas. Briggs,	Thos. H. Hunt,
Ant. Carrière,	Chn. Honold,
Geo. A. Fosdick,	D. Jamison,
R. Brugier,	R. S. Howard,
F. Anderson,	Félix Larue,
A. Fraricha,	Aug. Bohn,
Geo. W. Dunbar,	Edward Toby,
E. F. Stockmeyer,	Wash. Morton,
Henry J. Vose,	William Knox,
E. Marquess,	W. R. Bailey,
Chas. Weishaar,	J. E. Livaudais,
A. Lecourt,	Atwood Violett,
Frank Williams,	A. K. Miller,
Chas. Lafitte,	Edw'd Morphy,
Rudolph Sieg,	J. A. Lum,
W. C. Black,	Silas Weeks,
	Geo. W. Hynson.

27 mars—w

Aux Contribuables.
JOHN T. DUFOUR,
80.....PASSAGE DE LA BOURSE ! 80
Entre Bienville et Bienville,

SE charge du règlement des Taxes de Ville et d'Etat, arriérées ou non ; de la réduction de leur montant, dans les cas où la contenance y est exagérée ou la valeur des propriétés imposables, et de l'extinction des noms sur les listes, etc., d'après les ordonnances du parlement, et de la loi de l'occupation. Si cet